

La vie sur Terre commence toujours *ici*. Éléments pour une géopoétique sudburoise

Thierry Bissonnette

Université Laurentienne (Canada)

Résumé : Selon une hypothèse récente, le cratère météoritique de Sudbury serait à l'origine du développement de la vie terrestre. À partir de cette idée, je poursuis une réflexion autour de l'origine en m'inspirant de la géopoétique de Kenneth White. Les rapports entre le territoire, l'imagination et l'expression littéraire sont convoqués, à partir d'une expérience directe de l'espace formé par le Grand Sudbury et ses environs, de même que d'une cueillette parmi le corpus culturel sudburois et autre. Il en résulte une mosaïque autour de l'identité sudburoise, entre la mémoire, l'instant et la prospective. La ligne de force de cette communication « installative » pourrait se résumer à un axiome commun à la pragmatique, la psychanalyse et la littérature, voulant que les choses commencent aussi lorsqu'on les dit.

Mots-clés : littérature; littérature franco-ontarienne; géopoétique; imaginaire nordique; Sudbury; commencement

Abstract: According to a recent hypothesis, the Sudbury Basin, result of a meteor impact, is at the origins of terrestrial life. From this point of departure, I engage in a reflection on origins inspired by Kenneth White's geopoetics. Drawing upon my direct experience of the space comprised by Greater Sudbury and its environs, as well as selected texts from the local cultural corpus and elsewhere, I trace a series of linkages between territory, imagination, and literary expression. The result is a mosaic about Sudburian identity that assembles fragments from memory, the moment, and the prospective outlook. The main idea of this "installation-style" paper might be summed up under an axiom common to pragmatics, psychoanalysis and literature, i.e. that things also begin when we say them.

Keywords: literature; franco-ontarian literature; geopoetics; nordic imaginary; Sudbury; beginnings

La vie sur Terre commence à Sudbury

Selon une hypothèse récente soutenue par des géologues américains, le cratère météoritique de Sudbury pourrait être indirectement à l'origine du développement de la vie sur notre planète, il y a de cela presque deux milliards d'années.

D'une envergure presque inégalée parmi une centaine d'autres impacts du genre de par le monde, le cratère sudburois, à travers ses répercussions allant jusqu'au Minnesota, aurait participé à l'activation des molécules présentes et provoqué de loin en loin la genèse d'une vie plus animée, dont nous serions aujourd'hui le relais. D'après William Cannon et John F. Slack, du U.S. Geological Survey, l'observation d'importants massifs de fer rubané, liés à l'impact, contribue à expliquer un brusque accroissement de l'oxygène dans l'océan qui entourait Pangée, l'unique continent de l'époque, ce qui aurait ultimement démarré le développement de la vie¹. En ce sens très concret, la vie aurait donc pu commencer à partir de ce qui est actuellement la région de Sudbury.

Je m'intéresse un peu moins à la validité scientifique de cette théorie qu'au réseau d'associations qu'elle a tout de suite éveillé dans ma tête. Comme toute hypothèse, celle-ci vient créer du monde à partir d'une énonciation, ce qui est encore plus vrai lorsqu'il s'agit du commencement, d'une origine quelconque de cette réalité à partir de laquelle nous parlons. Entre le physique et l'imaginaire, les hypothèses du commencement n'en ont pas fini de faire recommencer nos débuts, et d'ici à ce qu'on atteigne une science totale de l'univers (ce qui nous laisse un assez bon laps), il faut fréquemment commencer, prendre position dans un nouveau lieu, refaire le monde pour son compte à travers le peu de temps disponible.

¹ William Cannon et John F. Slack, « Extraterrestrial Demise of Banded Iron Formations 1.85 Billion Years Ago », *Geology*, vol. 37, November 2009, p. 1011-1014.

En des sens plus restreints que pour le météorite et sa théorie, la vie commence parfois à Sudbury. « Tout a commencé ici », avoua un jour le poète Patrice Desbiens, originaire de Timmins. « Sudbury. La ville où je me suis trouvé. Sudbury. La ville où je me suis perdu². » Avec un minimum de sérieux et d'engagement, l'existence peut commencer absolument à Sudbury, voie d'accès à l'établissement interminable de soi et d'une communauté.

C'est ce rapport au lieu que je me propose d'examiner sous divers angles, dans une perspective parente de la géopoétique de Kenneth White, pour qui « l'écriture de la terre » consiste à passer de l'état de chaos à un « effet de cosmos³ », c'est-à-dire la transformation des accidents du milieu en une relation ouverte avec une totalité qui a souvent besoin du miroir poétique pour transparaître. Ancrée dans l'observation et la description du milieu physique, la géopoétique accueille aussi des fantasmes où le monde et l'esprit se traversent, comme si la terre dissimulait du texte et que le texte révélait la terre. Je passerai donc librement de sites réels de notre entourage à des thèmes universels et à des références littéraires, afin d'amorcer une constellation personnelle où éventuellement recommencer la région et débiter en elle.

« Ici a commencé pour moi ce que j'appellerai l'épanchement du songe dans la vie réelle », écrit Gérard de Nerval dans *Aurélia*⁴, formule qu'on peut aisément inverser pour souligner l'action du réel sur la songerie. « À dater de ce moment », poursuit d'ailleurs Nerval, « tout prenait parfois un aspect double⁵ », comme si la duplication et la réversibilité

² Cité par Robert Dickson dans Patrice Desbiens, *Sudbury*, Sudbury, Prise de parole, 2000, p.11.

³ http://www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques6.html (consulté le 19 avril 2012). Voir également Kenneth White, *L'esprit nomade*, Paris, Le livre de poche, 2008, 442 p.

⁴ Gérard de Nerval, *Aurélia*, Paris, GF-Flammarion, 1990, p. 256.

⁵ *Ibid.*

accompagnaient la prise en charge d'un imaginaire profondément imbriqué à l'existence et impliqué dans son apparition. Il suffit de marcher d'un point à l'autre pour voir s'ouvrir en eux la multiplicité de chemins qui les rend uniques, infiniment parcourables ainsi qu'une phrase assez dense pour durer, pour relier à répétition les éclats du concret. D'un cratère à une voix, cette déambulation hypothétique nous lancerait vers une lecture épanchée, au milieu de nulle part et à portée de partout.

1. La vie sur Terre commence avec les pierres (I)

Entre les pierres de mon muret, une pousse de tabac du diable raconte à l'horizontale que l'hiver est un tremplin. Plus proprement appelée molène vulgaire ou *Verbascum thapsus*, la plante n'a du tabac ou du diable que le nom, alors qu'ici c'est un fruit de roche aux futures fleurs jaunes qui occupe la scène.

Il y eut les anciens pétroglyphes et pétrogrammes, respectivement gravés et peints sur de la roche. Avant cela, il y eut déjà, à travers les veines et les motifs développés dans les minéraux, cette « écriture des pierres » qui fascinait tant l'écrivain Roger Caillois. Car à travers les pierres la terre écrit déjà, trace des sinuosités qui parlent d'elles autant que de nous, pour peu qu'on y joigne notre voix, comme le fit Caillois en élaborant un espace textuel tendu entre la science et les mythes⁶. Autour des pierres, entre elles, il y a non seulement des plantes mais des images de ce qui n'est pas encore dit, travaillant l'inconscient comme une poussée souterraine d'oxygène.

« Et moi », lit-on dans l'évangile de Matthieu, « je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, [...] ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la

⁶ Roger Caillois, *L'écriture des pierres*, Genève, Skira, 1970, 132 p.

terre sera délié dans les cieux⁷ ». Lorsque Jésus rebaptise son apôtre Simon dans un célèbre jeu de mots, traduit littéralement du grec par « Tu es " caillou " et sur ce " rocher " je construirai mon Église », il le prépare à prendre le relais de son souffle. C'est à la Pentecôte, alors que les langues de feu de l'Esprit-Saint tomberont du ciel à la façon d'aérolithes, que Pierre initiera l'Église en prenant le premier la parole, brique angulaire de l'édifice spirituel en question.

Le souffle de la pierre a toute une histoire, plusieurs ramifications. Devant les pierres, entre les rocs, il faudrait parler, donner une voix à ces mouvements freinés qui s'offrent au regard.

2. La vie sur Terre commence lorsqu'on la dit

Plusieurs alphabets débutent par une voyelle. En version grecque, avec l'alpha, cela prit la forme d'un infini tronqué, sorte d'asymptote qui dit déjà la brisure où va travailler l'animal doté de la parole. C'est un début qui n'en est pas un, qu'on n'a pas fini de retourner dans sa bouche, car aucune lettre ni aucun mot ne sont les premiers, simultanés qu'ils sont dans l'exil où s' imagine la fondation. Quoiqu'en sanskrit la totalité résonne dans le son *om*, ou *aum*, signifiant l'absolu, la vibration originelle, et dont les trois phonèmes sont abondamment analysés dans les Upanishads.

A, c'est parfois l'étonnement, parfois le dépit, parfois l'extase, ou encore un signe de compréhension subite. A, c'est l'exhalaison ouverte où l'on entend qu'on n'a jamais fini de débiter, de refaire l'ordre où les signes échappent à la déroute pour un moment. A, c'est l'excellence à laquelle on peut toujours ajouter un +, à utiliser avec prudence pour ne pas masquer trop hermétiquement la suite à venir. A, c'est l'infini qui

⁷ Évangile selon Matthieu (Mt, 16.18-19), dans *La Sainte Bible*, Paris, Éditions du Cerf, 1956, 1669 p.

reflue dans le multiple des possibilités actuelles, toujours en deçà de leur source. A, c'est aujourd'hui.

Si j'écris, si je parle, j'accepte qu'on m'entende et m'interprète, et par là je fais le deuil d'un parfait monologue au début immuable. Mais j'y gagne un trajet, le partage d'une dépossession où nous pouvons nous reconnaître dans un écosystème de connivences et de malentendus. Si je parle je rappelle le suspens très actif de l'origine.

Car le langage que j'utilise est archaïque. Il me dépasse et m'outrepasse, me révèle à quel point partage et division irriguent mon unité. Langage archaïque et débordant son porteur, c'est pourtant lui qui me permet de rafraîchir ma perception d'un immédiat qui menace toujours de m'échapper, somme elle-même paradoxale d'histoire et d'anticipation.

Au pied de la lettre A, c'est comme courir après l'arc-en-ciel ou se servir de l'horizon comme point de repère. C'est un espace qui a mis plusieurs fois le temps qu'il lui fallait pour disparaître afin de m'arriver.

Il n'y a pas de A dans le mot Sudbury, mais la région qu'il pointe est aussi la maison du A. Je pense au personnage de Philémon, dans la bande dessinée de Fred *Le naufragé du A*⁸, qui parcourait d'un album à l'autre des îles correspondant aux lettres des mots Océan Atlantique disposées sur les cartes et les globes terrestres. Ce n'est que par des moyens inattendus, jamais réitérables, que Philémon pouvait rejoindre chaque île, et une fois rendu, les événements avaient le don de brouiller davantage la répartition du réel et de l'imaginaire. À bien y réfléchir, peut-être que Sudbury contient non seulement ses propres lettres, mais l'alphabet entier, déformé en anfractuosités rocheuses, en pâtés d'immeubles et en mosaïques sociales, tendu entre la terre et – postées au-dessus des mains – les langues.

⁸ Fred, *Le naufragé du A*, Paris, Dargaud, [2003] 1972, 59 p.

À Sudbury l'alphabet commence forcément par un S, dans une ville à dire parce qu'elle nous dit. Mais en voulant visiter ce S on se retrouve souvent sur un U, un D ou un B, ce qui n'est pas plus mal et permet d'entretenir les chemins, puisque même l'errance soutenue est une façon d'éviter la fermeture naturelle des sentiers.

Parler, écrire, c'est faire de l'alphabet un début, au moins sous forme de vœu. Formuler quelque chose à propos de Sudbury, c'est voir qu'on n'en a fini avec rien, et comprendre obliquement pourquoi le langage impur et équivoque des œuvres littéraires est, à certains égards, plus authentique que les autres pour exprimer l'initiation et les dénouements suspendus qui nous habitent. À travers l'imagination et son usage, l'alphabet devient davantage qu'une invention, il peut aussi être un miroir des amours et combats entre l'ordre et le désordre, du drame relatif que c'est d'être quelqu'un quelque part.

3. La vie sur Terre commence avec les pierres (II)

Qu'est-ce que la slag? De l'anglais *slag*, cela désigne littéralement des scories issues du raffinement des métaux à partir de la roche. Mélange solide d'oxydes de métal et de dioxydes de silicone, ce déchet possède des formes évocatrices et donne lieu à divers types de recyclage. Sous forme de fragments, on le retrouve au bord de sentiers pédestres et de pistes cyclables, ou encore, mais avec une propension dérangeante à causer des crevaisons, sous forme de revêtement pour certaines routes forestières.

Parfois, de ma fenêtre, je peux voir une compagnie minière épandre de la slag en fusion sur des terrains et des collines. La première nuit où j'ai aperçu un tel déversement, j'ai cru à une lente éruption volcanique, d'un orangé profond se renversant dans les nuages. Le

rappel d'un feu souterrain s'étalait d'ouest en est. Sur cette nappe de déchets, on tente de créer un verdissement végétal qui en plein jour simule les collines de l'Irlande.

Régulièrement, je trouve dans les régions des blocs de slague aux reliefs très expressifs, anguleux ou striés, d'une irrégularité rappelant le météorite, le fractal ou certains champignons à l'apparence chaotique.

Ce résidu a plusieurs vies. Chez les francophones on s'y est identifié, la slague devenant entre autres le nom d'un organisme culturel et celui d'une pièce de Mansel Robinson traduite par Jean Marc Dalpé⁹. Il s'agit alors d'une singulière roche philosophale, artefact où le rejet présage à nouveau l'or, où l'humilité relance vers la fierté.

4. La vie commence avec un anniversaire

La fête est facultative. Elle démarque entre nous un territoire, quelques frontières soignées. Célébrer un anniversaire est toujours une étrange façon de négocier le début, entre convention et personnalité. Formé avec le participe passé du verbe latin *vetere*, qui signifia « tourner », puis « revenir », le mot « anniversaire » retourne l'oreille autant vers la naissance que vers le décès, avec entre les deux cette faculté à marquer sans laquelle nous disparaîtrions probablement assez vite. Ainsi, tout anniversaire est une messe, une transformation de la parole en corps et en sang, à coups de cinquantenaires, de centenaires, de bicenténaires et de millénaires dont l'existence tient au lien, à la relation projetée dans un maintenant qui se maintient sous la langue, dans son retournement sur elle-même entre nous.

⁹ Voir Mansel Robinson, *Roc & rail. Trains fantômes* suivi de *Slague : l'histoire d'un mineur* (traductions de *Ghost Trains* et de *Spitting Slag* par Jean Marc Dalpé), Sudbury, Prise de parole, 2008.

L'année comme mesure du cosmique serait peu de choses sans cette dangereuse énonciation où les vies se retournent. Un animal ou une constellation qui se célèbrent en se roulant dans leur durée, j'en apprécierais la contemplation, cependant je l'attends encore. C'est qu'il s'agit non seulement de la commémoration mais du souhait, sans lequel, pour le meilleur et le pire, il n'y a pas d'habitation ni du corps ni du territoire, encore moins du pays. Rien n'aurait eu lieu sans le souhait, et sans le souhait le lieu s'écroule, rien n'a lieu. Faire être est une longue histoire, celle d'une pratique facile à perdre. Ce n'est pas pour rien qu'on s'est parfois méfié des anniversaires, sachant que les souhaits qui les accompagnent peuvent attirer autant le bien que le mal, que rien n'est joué lorsqu'on s'engage dans la célébration, pourtant le signe de la durée.

Bon anniversaire à quiconque, bon anniversaire à quoi que ce soit, c'est alors la mobilité du terrain qui reprend ses droits dans les têtes. Une fois l'être ou la chose célébrée, la périlleuse responsabilité de son maintien récupère l'affiche, nous sommes des travailleurs souterrains qui comptent sur les réflexes de notre entourage et la solidité de notre environnement, nous choisissons bien que la plupart des choix témoignent du peu de fiabilité d'à peu près tout.

Tout anniversaire est en quelque sorte anniversaire de mariage. On en est réduit à prévoir de l'or alors que la boue nous propulse, favorisant l'alliance à travers le geste même qui nous détache absolument depuis la première envie de respiration. Que signifie un cinquantième outre une accumulation, il est à la fois nécessaire et malaisé de le décider. Ça se détermine par défaut dans un regard ou un ton de voix, c'est une négociation en cours jusque dans le *statu quo*. Les chandelles illuminent le gâteau mais en général elles ne se mangent pas.

Plusieurs détestent les anniversaires alors que d'autres les anticipent avec une joie renouvelée. Promesse et vieillesse, la date miroite aspirations et angoisses avec des déguisements qu'il serait trop long de départager, tant l'avenir conserve sa part de surprise, avide de nos actes comme le grand annihilateur dont il provient. On n'en sort pas, l'abstention n'est qu'un enracinement supplémentaire dans cet espace pris pour sol et qui n'est que le reflet des pieds.

Sudbury coïncide imparfaitement avec son âge, tendu entre trois syllabes arbitraires et la canalisation de ses âmes, couloir parmi d'autres où reflue l'impulsion originelle de quelques bactéries indifférentes à leur situation. C'est toujours leur fête dès que le désespoir cède à sa diffusion renversée, que le déchet s'écarte du minéral recherché selon une méthode en développement, ouverte au tourment du perfectible. Ce n'est pas forcément spectaculaire, c'est le moindre écart sincère d'une paupière à l'autre, la conviction d'un chemin qui existe jusqu'à travers le scepticisme des jambes.

5. La vie commence avec les pierres (III)

Ce petit bâtiment sur la pierre, une chaumière minérale aux abords d'un lac minier. D'un terrain vague en promontoire, où les vieux matelas et les bidons, les sacs de plastique et les ressorts rouillés poussent en grappes hétéroclites, on finit par comprendre l'utilité première de la cabane. Rien à voir avec ses fonctions successives, puisque c'est dans son délabrement et la ruine de ses ouvertures qu'elle peut enfin abriter l'image gratuite, l'efflorescence du roc en des pétales adversaires de la simple production.

6. La vie sur Terre commence entre deux sexes

Entre. Entre eux. L'étrangeté à peine niée, quelques heures, des semaines, ou même une année. Entre eux cette entrée, cette pénétration où autre chose commence, où d'autres quelques-uns s'amorcent. Les langues s'associent, de la drague jusqu'à la dispute, nombre de choses entrent en eux autour de ce vestibule dont les portes sont momentanément discernables mais toujours plus repoussées, si bien qu'on ne saura plus jamais qui sera le pénétré ou le pénétrant, le conducteur de cette initiation sans fond, mais qui a lieu, et le donne.

N'auraient-ils fait que discuter, leurs sexes auraient mélangé leurs substances, fait déborder leurs supports dans une improvisation aucunement privée de bases, incapable d'oubli total. L'un dans l'autre, comme tous ceux qui ouvrent la bouche et entendent, l'un dans l'autre déportés pour assumer le glissement de la territorialité, la modification qu'impose le désir du semblable comme du différent.

Ils se sont débattus dans les ressorts du manque et ce n'est pas fini. Ils se reposent l'un dans l'autre et s'appuient, poussés par la nécessité que rien d'autre ne compte pour que le temps les laisse tranquilles, qu'il leur soit docile dans un de ses instants. Ils le méritent et c'est juste, peu importe comment ils devront le payer. Il s'agit d'un échange où le troisième d'entre eux, le temps, sera tantôt tableau tantôt comptable, territoire et charognard. Pour un instant ce sera juste. Ensuite leur début rencontrera son histoire.

Il était deux sexes, dans un lieu, deux perdus dans une place. Quelque part en deux, pour la poursuite, la validité du déplacement. Être deux à Sudbury, c'est être plusieurs autres, ce qui est également vrai du désir amical, pas moins motivé par un jeu de liens et de différences. « L'origine du monde », de Gustave Courbet, porte bien son titre, mais ce titre annonce aussi bien une image génitale qu'une scène de

discussion. Se parler, s'écrire, c'est commencer avec la vie, établir des copules, faire surgir la nécessité du hasard, bâtir du trois avec du deux, comme le signifié échappe au signifiant dans la connotation.

Cela se passe peut-être même mieux à Sudbury, moins certaine de son existence que des agglomérations plus larges. Se rapprocher y a un impact plus urgent, plus lourd de conséquences.

« La grosse roche noire / sous la maison / de Robert Dickson / est encore enceinte / de sainte / poésie », écrit Patrice Desbiens avec un clin d'œil à Michel Tremblay. « On ne connaît pas le père. », conclut-il¹⁰.

7. La vie sur Terre commence avec les pierres (IV)

La vie commence à la mine d'or désaffectée du village fantôme de Jérôme. Sur une péninsule cachée à travers la zone non-organisée de Sudbury, entre Sultan et Gogama, où il se passe peu de choses mais que traverse un courant imperceptible, entre les événements.

Dans la voiture, c'est « *Bring it to Jerome* » de Bo Diddley qui offre une trame à cette incursion post-minièrre. Aux origines du blues, mais à la fin d'une époque, alors que des écriteaux « *No trespassing* » et « *Private* » succèdent à la barrière ouverte vers Jerome Point. Arrivé là, on aperçoit une génératrice en marche et des pelles mécaniques en repos, puis des campements laissant présager un projet immobilier en cours. En bordure des futurs chalets, où même le rivage est interdit aux embarcations qui voudraient y accoster, seuls d'énormes amas de terre rappellent la présence du petit village et de la mine aurifère. Il faudra se contenter de fantômes et ce n'est pas si mal, car ils sont assez coopératifs aujourd'hui.

¹⁰ Patrice Desbiens, *[dékalaz]*, Sudbury, Prise de parole, 2008, n.p.

8. La vie commence en catastrophe

La destruction est peut-être banale, mais ses conséquences sont immanquablement de l'ordre de la nouveauté. La vie sur terre commence aussi après un feu de forêt, dans un afflux étourdissant d'insectes et de plantes. Plus on s'éloigne des principales régions urbaines, plus le feu exprime son pouvoir régénérant, afin de compenser la lenteur du compostage naturel, alors qu'au-delà de la ligne de coupe on omet de lancer des opérations pompières.

Après la rage impersonnelle du feu, des milliers de champignons étirent leur cou, en particulier l'année suivant le sinistre apparent. Parmi eux, on retrouve principalement les ascomycètes – parmi les plus primitifs –, lesquels ne poussent qu'au printemps, triplant ainsi leur caractère de primeur. Il y a d'abord les pézizes, champignons en coupe mimant de minuscules attroupements de cratères. Il y a ensuite les morilles, menhirs alvéolés qui atteignent parfois au profil du diamant, et qui seront parmi les plus recherchés pour la table. Il y a enfin les gyromitres, ou fausses morilles, dont la structure en forme de cerveaux irréguliers les associe aisément à des monceaux de slague sur pied.

De l'élimination la plus violente du couvert végétal surgit une vie inespérée, certaines fonctions du sol ne se manifestant que sous le coup d'une atteinte radicale.

9. La vie sur Terre commence lorsqu'on monte au nord

L'imaginaire nordique a quelque chose à voir avec la blancheur du commencement, peu importe la quantité de neige tombée cette année, et la forte probabilité que l'humanité ait amorcé sa course en Afrique plus ou moins septentrionale. « – Regardons-nous en face. Nous sommes des hyperboréens, – nous savons assez combien nous vivons

à l'écart. 'Ni par terre, ni par mer, tu ne trouveras le chemin qui mène chez les hyperboréens' : Pindare l'a déjà dit de nous. Par delà le Nord, les glaces et la mort – *notre* vie, *notre* bonheur... », écrivait Nietzsche avec l'enthousiasme des réparateurs de fondations¹¹, signifiant par là qu'il fallait s'élever mentalement pour s'approprier l'étendue, mais que cette élévation dépendait notamment d'une *image* de la hauteur, dont le nord froid pouvait figurer la rigueur et la difficulté. À Sudbury, par exemple, j'ai vu la vie commencer un 10 décembre 2009, lors de la première tempête de neige annuelle. Le froid stérilisait tout, ramenant vers la page blanche et ses ascensions voilées. L'hiver était un excellent prétexte, comme à ces trois vers de Robert Dickson : « Le costume blanc de la neige / sur la peau noire des roches / tenue de sortie¹² », ou encore à ceux-ci tirés d'*Une bonne trentaine* et qui affirme l'aspect rassembleur de l'habitation nordique :

Au nord de notre vie
ici
où la distance use les cœurs pleins
de la tendresse minerai de la
terre de pierre de forêts et de froid
nous
têtus souterrains et solitaires
lâchons nos cris rauques et rocheux
aux quatre vents
de l'avenir possible¹³.

¹¹ Friedrich Nietzsche, *Le crépuscule des idoles. Le cas Wagner. Nietzsche contre Wagner. L'antéchrist*, Paris, Mercure de France, 1906, p. 88.

¹² Robert Dickson, *Grand ciel bleu par ici*, Sudbury, Prise de parole, 1997, p. 92.

¹³ Robert Dickson, *Une bonne trentaine*, Erin, Porcupine's Quill, 1978, p. 26.

Être au nord, c'est autant une circonstance géographique qu'une disposition mentale. Situé environ à la même latitude que la ville de Québec, Sudbury n'en a pas moins généré une identification nordique, un sentiment de parenté avec le Grand Nord, où les débuts sont constamment fragilisés par l'éloignement du reste de l'écoumène. Cette fragilité est paradoxale, car elle est porteuse de résistance et d'une fierté dont les accents ne se comparent à aucune autre, puisqu'être ici c'est déjà travailler à quelque chose qui sollicite différemment. C'est une des dimensions qui traversent le beau livre de Jean Marc Dalpé intitulé *Gens d'ici*¹⁴, où s'affirme une appartenance faite de mémoire, d'affirmation et de création, et où le lieu ne serait rien sans le voyageur et l'habitant qui s'y projettent.

Originaire d'Ottawa, Dalpé se fait non seulement l'observateur de son nord d'adoption, mais il dépeint une nordicité en construction, grâce aux motifs de la montée, du déplacement et de la persistance. « Notre langue / c'est la sueur le bois la terre l'hiver / et notre appartenance à ce pays », écrit-il dans le poème « Patrimoine »¹⁵, alors que dans son préambule il nous prévenait vouloir parler « du rêve, le nôtre ». L'être-ici n'est donc pas perçu de façon binaire comme une possession du sol qui se reflèterait naturellement dans la langue, mais comme un rêve qui se parle, une conquête en partie suspendue, tendue entre l'ailleurs originel et la modification identitaire qui se poursuivra. C'est cet « ici » lourd de passé comme de construction prospective que Dalpé transcrit, son recueil prenant en charge l'affect qui, sans les fondre totalement, relie activement les individus et le lieu.

Plusieurs peuples ont monté vers le nord de l'Ontario. Parmi les derniers en date, il y eût les explorateurs français, entre le 17^e et le 18^e

¹⁴ Jean Marc Dalpé, *Gens d'ici*, Sudbury, Prise de parole, 1981, 96 p.

¹⁵ *Ibid.*, p. 9.

siècle, dont les vœux de colonisation se heurtèrent comme on le sait à la volonté des Britanniques. Dans la foulée de la Révolution américaine, entre 1783 et 1791, ce sont les Loyalistes anglais qui montent massivement vers diverses régions du Canada. Ces 6000 individus qui pénétreront en Ontario avec l'appui du gouvernement ne seront pas pour rien dans la création du Haut-Canada, à partir de la scission Ouest-Est de ce qui était autrefois la Nouvelle-France ou *The Province of Quebec*. Lorsque Dalpé ou d'autres francophones montent à leur tour plus au nord de l'Ontario, ce sont les strates de ces différentes ascensions qu'ils découvrent, tout en choisissant le rôle qu'ils adopteront dans la redéfinition d'une identité forcément impure, poreuse, mais où l'on peut consciemment choisir de perpétuer des éléments – par exemple une langue –, qui demeureront nécessaires au-delà de l'impression d'arbitrarité qui hante régulièrement les arpenteurs culturels.

10. La vie commence lorsqu'on se tait

Une fois les signes alignés et étendus, la journée plus ou moins dite, le texte plaqué sur le fourmillement des dialogues, des regards et de l'espace, le moment d'un point presque final signale un autre début. Se taire est alors un territoire, le silence une contrée qui échappe au monde fini et cartographié de notre claustrophobie planétaire.

Il n'y a pas de petit endroit, rien que des têtes étroites ou engourdies. Du silence à son contraire et dans le chemin inverse, le commencement n'est pas terminé : on le diffère avec une perplexité qui n'est pas sans lien avec l'incomplétude des autres dans nos yeux.

C'est toujours l'explosion, en particulier quand la bouche se repose après une longue semaine de travail. Mais cette déflagration dépasse les capacités de l'oreille, ce qui explique peut-être le développement spiralé de cet organe.

Comme quoi la circonstance n'est jamais une clôture complète, je terminerai sur d'autres vers de Robert Dickson, tirés du recueil *Humains paysages en temps de paix relative*, titre qui contient à sa manière l'énigme de nos localisations jamais fixes :

Le 6 août 1998

sans explosions cette ville n'existerait pas
aujourd'hui un camion de dynamite
a explosé en banlieue
sans explosions cette ville n'existerait pas
sans la déflagration météorite pas de mineurs
pas de Sudbury grand trou noir dans l'espace du Nord
pas de secousses qui bouleversent régulièrement mes
rêves pas de richesse pas de communauté
pas de traces empreintes dans la roche à nu dans nos
cours et nos caves et nos cœurs¹⁶

¹⁶ Robert Dickson, *Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2002, p. 40.

Références

- Caillouis, Roger, *L'écriture des pierres*, Genève, Skira, 1970, 132 p.
- Cannon, William et John F. Slack, « Extraterrestrial Demise of Banded Iron Formations 1.85 Billion Years Ago », *Geology*, vol. 37, Novembre 2009, p. 1011-1014.
- Dalpé, Jean Marc, *Gens d'ici*, Sudbury, Prise de parole, 1981, 96 p.
- Desbiens, Patrice, *[dékalaz]*, Sudbury, Prise de parole, 2008, n.p.
- Desbiens, Patrice, *Sudbury*, Sudbury, Prise de parole, 2000, 268 p.
- Dickson, Robert, *Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2002, 60 p.
- Dickson, Robert, *Grand ciel bleu par ici*, Sudbury, Prise de parole, 1997, 97 p.
- Dickson, Robert, *Une bonne trentaine*, Erin, Porcupine's Quill, 1978, 48 p.
- Fred, *Le naufragé du A*, Paris, Dargaud, 2003 [1972], 59 p.
- Nerval, Gérard de, *Aurélia*, Paris, GF-Flammarion, 1990, 388 p.
- Nietzsche, Friedrich, *Le crépuscule des idoles. Le cas Wagner. Nietzsche contre Wagner. L'antéchrist*, traduit par Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1906, 358 p.
- Robinson, Mansel, *Roc & rail. Trains fantômes* suivi de *Slague : l'histoire d'un mineur* (traductions de *Ghost Trains* et de *Spitting Slag* par Jean Marc Dalpé,), Sudbury, Prise de parole, 2008.
- White, Kenneth, *L'esprit nomade*, Paris, Le livre de poche, 2008, 442 p.